Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 74 (1945)

Heft: 7

Artikel: D'où viennent nos patois?

Autor: Brodard, F.-X.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040783

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

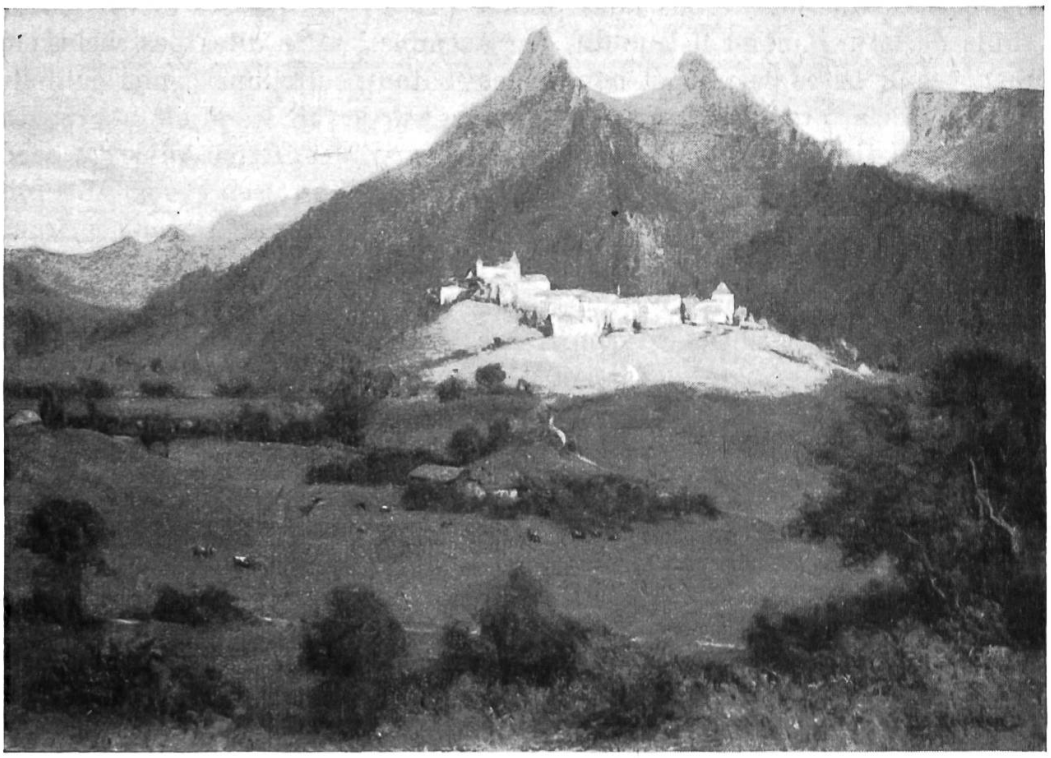
D'où viennent nos patois ?

« En voilà une question ! dira-t-on. Chacun sait qu'ils viennent du grec. » D'autres encore vous affirmeront sans sourciller qu'ils viennent en droite ligne du sanscrit. Et d'autres, plus « éclairés », de se récrier : « Mais non, voyons, chacun sait que les patois sont du français estropié. » Qui a tort ? Tous. Le patois ne mérite « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ». Il n'est ni le fils royal issu du sanscrit, ni un vulgaire bâtard du français. Il est plus et moins que cela. Il est le fils légitime du bas-latin.

Qu'est-ce encore que ce bas-latin ? C'est le latin que parlait le peuple. Vous pensez bien qu'à Rome où seuls allaient à l'école ceux qui avaient les moyens de payer un fort écolage, chacun n'était pas en état de parler le langage de la haute société avec ses cinq déclinaisons à douze cas chacune (six pour le singulier et autant pour le pluriel) — et je laisse de côté les subtilités de la syntaxe, du vocabulaire savant et tout le reste. Les inscriptions qui nous sont parvenues, celles des catacombes, par exemple, nous édifient suffisamment à ce sujet, comme cette fameuse liste de quelque trois cents locutions vicieuses qu'un professeur d'Afrique, ou plus probablement de Rome même, avait recueillies dans les copies de ses élèves et qui est la première ébauche des manuels du beau parler : « Ne dites pas, mais dites. » Car c'est le titre que l'on pourrait donner à cet écrit connu sous le nom d' « appendix Probi », appendice de Probus. Notez que l'on dit Probus comme on dirait M. Dupont ou M. Machin. Mais le nom ne fait rien à l'affaire. L'affaire, c'est que M. Probus nous prouve par a + b que ses élèves parlaient un drôle de latin. Quand il leur dit, par exemple : « Ne dites pas viclus, mais vitulus (veau). Dites baculus et non vaclus (bâton), cultellum et non cuntellum, auris, non oricla (oreille), » etc., nous prenons sur le fait les étudiants de Rome à parler bas-latin, le patois de l'époque, si vous voulez. Et ce qu'il y a de plus épatant dans tout cela, c'est que ce sont eux qui ont eu raison et non M. Probus. Aussi, actuellement parle-t-on encore... le bas-latin, qui est devenu le français d'une part... et les patois d'autre part. Les patois sont donc non les bâtards du français, mais ses frères légitimes, avec cette différence que celui-ci a fait fortune, nous verrons plus tard comment ; que ceux-là ont peu à peu perdu du terrain, et sont tombés graduellement de l'état de dialectes à celui de patois, ce qui n'est pas du tout la même chose, quoiqu'on le croie souvent. Il y a fagots et fagots ailleurs que chez Molière.

Le morcellement des dialectes est un fait plutôt récent. Quand les Romains arrivèrent en Gaule, ils trouvèrent un peuple de mœurs assez douces, et parlant une langue qui offrait une grande unité. Les familles influentes de Gaule furent les premières à pactiser avec le vainqueur et à adopter sa langue. Leurs enfants, formés à la science dans les écoles ouvertes par les Romains dans les centres importants, apprirent le latin et abandonnèrent la langue de leurs pères. Mais, on le pense bien, tout cela ne se fit pas du jour au lendemain. Si les villes furent relativement vite gagnées à la langue nouvelle, les campagnes et les endroits éloignés des voies de communication demeurèrent fidèles plus longtemps au gaulois. Il n'empêche qu'au V^{e} siècle, le gaulois avait disparu. La chute de l'empire romain n'arrêta pas l'expansion du latin, car l'armature provinciale de l'empire défunt lui survécut longtemps, et aida puissamment à la diffusion de la langue de Rome.

Ce latin, on s'en doute, n'était pas celui de Cicéron. Les Gaulois qui avaient servi dans les armées romaines en avaient rapporté un latin tout à fait populaire. Qu'on s'en rapporte au français des casernes de notre XX^{e} siècle et qu'on le mette pour renfort de potage dans la bouche d'un bon Argovien, et l'on aura par comparaison une image de ce que pouvait être le latin de pas mal de Gaulois. Sans doute, y avait-il des gens instruits qui parlaient une langue châtiée, mais ils étaient une minorité, une infinie minorité, et l'on sait que ce ne sont ni les savants ni les demi-savants qui font la langue et la renouvellent, mais le peuple. La langue vivante est celle du peuple, et non celle des savants, non celle du dictionnaire, qui souvent n'entérine les mots que lorsqu'ils cessent déjà de voler sur les lèvres des hommes. On pourrait donner du dictionnaire cette définition un peu risquée, mais juste dans son fond : le cimetière des mots décédés après fortune faite.

F.-X. Brodard.

Note. Ceux qui sont au courant de la question linguistique remarqueront sans peine que je me suis servi pour cet article du livre de A. Dauzat : *Les Patois*. J'ai fait usage également de maints articles de revues savantes qu'il serait fastidieux de citer ici. Ainsi en sera-t-il pour les articles qui paraîtront encore sur la question des patois.